

Guillaume Vallet

**Auteurs et grands courants
de la pensée économique**

Presses universitaires de Grenoble

Préface

On ne le soulignera jamais assez, tant l'idée contraire semble répandue : l'histoire de la pensée économique n'est pas, loin de là, une aimable distraction, un simple complément culturel que l'étudiant en sciences économiques serait invité à découvrir à ses heures perdues, une fois terminées les tâches sérieuses. En réalité, parcourir l'histoire de la pensée est, avant toute chose, une merveilleuse occasion de mieux saisir l'état actuel des connaissances en sciences économiques et de comprendre les débats contemporains qui traversent encore celles-ci. Ce n'est pas le moindre mérite de Guillaume Vallet que de le souligner à l'occasion de son ouvrage sur les *Auteurs et grands courants de la pensée économique*. À travers une présentation très didactique des principaux auteurs, courants et méthodes des sciences économiques, cet ouvrage vient en effet rappeler utilement tous les bénéfices que l'on peut retirer d'une immersion au cœur de l'histoire de la discipline. On en retiendra (parmi d'autres) trois, que l'on découvre au fil des cinq chapitres proposés par l'auteur.

Tout d'abord, comme le soulignent l'introduction et les chapitres 1 et 2 de cet ouvrage, l'histoire des idées nous révèle que l'économie est une « invention » récente, dont les circonstances ne sont pas sans rapport avec les débats actuels sur la moralisation du capitalisme. De fait, en élaborant un discours sur la production, la distribution et la consommation des richesses qui soit détaché de toute considération d'ordre moral et religieux, les penseurs du XVIII^e siècle donnent naissance à une science autonome, l'économie politique, qui fait la part belle aux bienfaits de la recherche de l'enrichissement personnel. On voit ainsi émerger une idée tout à fait nouvelle, bien spécifique à l'économie : l'égoïsme possède, dans la sphère économique, des vertus qui transcendent son caractère de vice individuel. C'est là, véritablement, l'un des actes fondateurs de l'économie et on ne doit alors pas s'étonner de constater, trois siècles plus tard, les difficultés que rencontre l'analyse économique pour faire entendre sa voix dans les débats autour des liens entre capitalisme et morale. Celles-ci trouvent en partie leur explication dans les origines mêmes du discours économique et il est aujourd'hui plus que jamais indispensable de faire le détour de l'histoire pour en prendre conscience.

Se familiariser avec l'histoire de la pensée économique est également l'un des meilleurs moyens pour comprendre la manière avec laquelle les économistes modernes élaborent leurs théories. Keynes, lui-même, l'avait souligné en affirmant, sur un ton proche de la provocation, que « les hommes d'action qui se croient affranchis d'influence doctrinale sont d'ordinaire les esclaves de quelque économiste passé » (Keynes, 1936). Le mode de présentation adopté par Guillaume Vallet pour le chapitre 4 consacré aux courants de pensée contemporains majeurs en sciences économiques apporte une très belle illustration de la pertinence du propos de Keynes : en mettant en évidence de manière synthétique tout ce que les idées contemporaines doivent aux réflexions des « fondateurs des sciences économiques » (présentées dans le chapitre 3), l'auteur nous rappelle que les économistes s'appuient systématiquement sur des principes posés par les pères de la discipline pour déployer leurs propres analyses. À titre d'exemple, on peut évoquer ici les débats sur la tendance supposée des marchés à s'ajuster spontanément qui traversent toute l'histoire de la discipline, de ses débuts à nos jours. En somme, parce qu'il existe des questions récurrentes de l'analyse économique, nombre de développements théoriques actuels prennent véritablement tout leur sens lorsque l'on se donne la peine de réexaminer ce qu'ont pu écrire les auteurs anciens.

Enfin, à l'heure où la spécialisation croissante de l'économie conduit à un découpage disciplinaire de plus en plus fin, tant dans la recherche que dans l'enseignement, l'histoire des grands courants qui est proposée dans cet ouvrage s'avère précieuse, non seulement pour prendre le recul sans lequel toute vision panoramique devient impossible, mais aussi pour percevoir qu'il n'existe pas *une* mais *des* sciences économiques. L'un des apports de l'histoire de la discipline est en effet de montrer que cette dernière est animée de controverses durables, dont nombre d'entre elles ont donné naissance à une pluralité de discours entre lesquels il demeure impossible de trancher (l'absence, encore aujourd'hui, d'un consensus en macroéconomie en apporte une illustration flagrante). Le parti pris de Guillaume Vallet – qui consiste à insister délibérément sur le caractère mouvementé de cette histoire – est, à cet égard, particulièrement bien venu. La présentation, dans le chapitre 4, des quatre grandes « constellations » qui dessinent de nos jours le ciel de la discipline et l'exposé, au chapitre 5, des débats sur les méthodes de l'économie sont ainsi autant d'éléments qui nous permettent de comprendre à quel point l'économie est une science riche, plurielle et, pour reprendre les termes de l'auteur, « à prétention modeste ».

On l'aura compris : le voyage intellectuel proposé dans l'ouvrage de Guillaume Vallet, qui relie les confins de l'histoire de l'économie à ses territoires les plus récents, vaut la peine d'être effectué. À n'en pas douter, le lecteur en ressortira avec une vision plus pénétrante de ce que sont les sciences économiques et de ce qu'elles sont en mesure d'apporter aux débats qui agitent nos sociétés.

Nicolas Chaigneau

Professeur de sciences économiques à l'Université Lumière Lyon 2

Introduction

Le mot économie est aujourd'hui devenu un mot du langage courant, employé très régulièrement et dans différents sens, à tel point que l'économie fait partie intégrante de notre vie quotidienne. Étymologiquement, l'économie est à relier à deux mots grecs, *oikos* qui signifie la maison, et *logos* qui renvoie à la loi, la règle. Littéralement, pourrait-on dire, il s'agit donc des lois régissant le fonctionnement et la gestion d'une maison. Plus largement, cela signifie que l'économie fait référence à la façon de gérer au mieux un espace marqué par la rareté des ressources. Mais l'économie désigne aussi une science, c'est-à-dire une discipline disposant d'un certain nombre de connaissances plus ou moins unifiées permettant de comprendre et d'expliquer le réel, à partir d'hypothèses, de méthodes et d'expérimentation. On pourrait alors retenir que l'économie est la science qui étudie la production, la consommation et la répartition des richesses dans une société donnée.

Or pendant très longtemps, l'économie n'a pas été perçue comme une science, car elle était encastrée dans le politique et le social. Les logiques et les objectifs économiques sont restés durablement secondaires par rapport aux logiques religieuses, puis politiques et sociales. Cela explique pourquoi les auteurs qui l'ont abordé ont mis du temps à avoir la conception d'une science autonome, et donc d'une histoire de celle-ci. Mais d'un autre côté, le perfectionnement des instruments d'observation et d'analyse théorique (principalement mathématiques) rendant la science économique plus « dure », a repoussé l'idée d'une histoire de l'économie. En effet, beaucoup d'économistes ont perçu de ce fait leur science comme de plus en plus exacte, qui aurait progressé de façon linéaire. D'où le fait que penser construire une histoire de la science économique paraît inutile à certains économistes, voire dangereux, car une telle démarche pourrait créer un certain scepticisme chez les observateurs extérieurs quant à l'unité et à la scientificité de cette discipline.

Mais c'est oublier, comme pour les sciences de la nature et les sciences physiques d'ailleurs, que la progression scientifique de l'économie ne s'est pas faite de façon harmonieuse et régulière. Il y a eu des révolutions scientifiques au sens de Thomas Kuhn, des ruptures épistémologiques, des sauts

qualitatifs, des conflits entre auteurs et entre courants de pensée. C'est à partir du moment où l'on a pu comprendre que les idées économiques étaient liées voire assujetties aux transformations historiques qu'une histoire de la science économique a été rendue possible et acceptée. Plus précisément, c'est une « invention » récente des pays occidentaux, qui émerge véritablement à partir du XVIII^e siècle. En effet, même si des réflexions ont eu lieu en d'autres époques et en d'autres endroits, nous pouvons penser à Ibn Khaldoun (1331-1406) qui a cherché à décrire la dynamique sociale, économique et politique de la société maghrébine de son époque, c'est particulièrement en Occident qu'une réflexion poussée sur cette science apparaît, et que se développe l'idée d'une histoire de la discipline et de ses principaux auteurs. C'est ce que Max Weber met notamment en évidence dans *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme* (1905).

D'ailleurs, comme Weber le souligne, l'économie en tant que science est marquée, comme toute autre science au sens large, par un processus de spécialisation qui conduit à un découpage disciplinaire de plus en plus fin : chaque branche se dote de son propre point de vue, découpe et construit son propre objet. Certes, il existe souvent un paradigme dominant en économie ; mais cette science n'est pas unitaire, d'autant que son autonomisation entraîne une multiplication des courants de pensée. C'est pourquoi certains préfèrent utiliser l'expression sciences économiques au pluriel plutôt que science économique au singulier. Nous suivons cette recommandation tout au long de cet ouvrage, qui poursuit un objectif à la fois simple et complexe : permettre au lecteur de parcourir l'histoire, les enjeux et les réflexions scientifiques des sciences économiques de manière succincte mais complète. C'est un objectif ambitieux qui a nécessité des choix, qui demeurent bien évidemment contestables, mais qui doivent être resitués dans la finalité de l'ouvrage.

En effet, *Auteurs et grands courants de la pensée économique* est destiné avant tout aux étudiants préparant des concours et des examens, dont la priorité est d'avoir la connaissance la plus large et la plus pédagogique possible sur les principaux auteurs, courants et méthodes des sciences économiques. Mais de par ce souci de présentation, nous espérons qu'il satisfera également d'autres lecteurs, y compris les « novices » souhaitant partir à la découverte des sciences économiques.

C'est pourquoi cet ouvrage est structuré de la façon suivante : le premier chapitre offre un rapide balayage historique sur l'origine des sciences

économiques. Les deuxième et troisième chapitres sont respectivement consacrés aux précurseurs (de Smith à Marx) et aux fondateurs (de Walras à Friedman) de celles-ci. Les principaux courants de pensée contemporains, même si la plupart trouvent des points d’ancrage dans des réflexions antérieures à notre siècle, sont présentés dans un quatrième chapitre. Enfin, le cinquième chapitre renvoie à la dimension épistémologique des sciences économiques, avec notamment une description des méthodes et des « lois » qui les structurent.

Sur le plan scientifique, son apport est en tout cas considérable pour les sciences économiques : il est parvenu à construire un modèle simplifié de l'univers économique, pour en comprendre ses mécanismes sous-jacents. Il a ainsi fait entrer les sciences économiques dans une nouvelle ère, inspirant de nombreux auteurs. C'est notamment le cas de Karl Marx : si son analyse prend appui sur celle de Ricardo, elle a par contre pour finalité de critiquer sévèrement le système capitaliste. Nous présentons sa pensée ci-après.

MARX OU LA CRITIQUE DU CAPITALISME

La pensée de Marx est complexe, mais fondatrice. C'est pourquoi un détour par la présentation de sa conception philosophique, à savoir le « matérialisme dialectique », s'avère nécessaire dans un premier temps, car elle influence sa vision et son analyse du système capitaliste. Marx cherche en effet à comprendre ce système le plus précisément et le plus scientifiquement possible pour mettre en évidence ses contradictions internes, qui l'amèneront un jour à disparaître et à être supplanté par le socialisme puis le communisme. C'est cette démarche scientifique qui est intéressante à aborder ici, dans la mesure où elle a permis un progrès important des sciences économiques, et fait de l'analyse de Marx une référence pour aborder certains phénomènes économiques.

Le matérialisme dialectique de Marx

Si Marx s'est appuyé sur la pensée de Ricardo en tant qu'économiste, il a été inspiré comme philosophe par la pensée de Georg W. F. Hegel (1770-1831). Il reprend à ce dernier le concept de dialectique, c'est-à-dire cette idée de mouvement et de changement permanent qui est la règle de l'existence : chaque élément nourrit son contraire, le tout convergeant en une synthèse, qui a son tour engendre sa propre contradiction. Ce concept de dialectique est à la base de la réflexion de Marx, d'un point de vue philosophique mais aussi économique. En effet, selon Marx, il faut chercher les bases du changement dans les conditions matérielles, dans la structure matérielle de chaque époque qu'il nomme infrastructure : c'est le principe du « matérialisme dialectique ». L'infrastructure nécessite une superstructure (lois, gouvernement...) qui reflète les fondations qui la supportent. Marx montre alors, en référence au matérialisme dialectique, que ce sont les contradictions présentes dans l'infrastructure des sociétés

qui précipitent les évolutions puis les dépassements de celles-ci. L'histoire n'est alors dans cette perspective que la succession de différents modes de production. C'est pourquoi le capitalisme est amené à disparaître pour Marx, sous l'effet de ses contradictions internes.

Les contradictions du capitalisme

En lien avec les éléments décrits précédemment, Marx montre sur le plan économique qu'un conflit central structure le capitalisme engendrant des tensions croissantes entre l'infrastructure et la superstructure. Si la base de la production industrielle – la fabrication réelle des biens – est un processus organisé, intégré et interdépendant, la superstructure de la propriété privée est le plus individualiste des systèmes sociaux possibles. La production nécessite la planification sociale, mais la propriété privée est son contraire. Le capitalisme est devenu si complexe qu'il aurait besoin d'être dirigé, mais les capitalistes tiennent à leur liberté d'action. D'où le fait que Marx prophétise l'avènement du socialisme, qui émergera à cause des contradictions du capitalisme, étant donné que ce dernier est voué à l'autodestruction. En effet, sur le plan économique, l'absence de planification conduit nécessairement à des crises de surproduction qui dénotent les limites du système ; sur le plan sociologique, les tensions croissantes entre forces productives et rapports de production ne peuvent qu'amener au chaos social qui précipitera la révolution prolétarienne. Pour revenir à la dimension économique, la présentation des schémas de la reproduction simple et de la reproduction élargie de Marx permet de mieux comprendre pourquoi le capitalisme est marqué de façon récurrente par des crises de surproduction.

La reproduction simple

Les schémas de la reproduction simple représentent un système économique se reproduisant à l'identique, qui ne connaît pas de crises. Ce système comporte deux sections :

- la section 1 : elle produit les biens de production, c'est-à-dire les biens qui sont utilisés dans les procès de travail ;
- la section 2 : elle produit les biens de consommation.

Avec les notations suivantes :

- C1 = capital constant (« machines ») engagé dans la section 1 ;
- V1 = capital variable (« salariés ») engagé dans la section 1 ;
- pl1 = plus-value dégagée dans la section 1 ;
- m1 = valeur totale de la production dans la section 1.

Si C2, V2, pl2, m2 ont les mêmes grandeurs pour la section 2, et C, V, pl, m ont les mêmes grandeurs pour la totalité de la production sociale, nous pouvons écrire :

$C1 + V1 + pl1 = m1$ $C2 + V2 + pl2 = m2$
$= C + V + pl = m$

Soit l'exemple suivant appliquant la formule précédente :

$4000 C1 + 1000 V1 + 1000 pl1 = 6000 m1$ $+ 2000 C2 + 500 V2 + 500 pl2 = 3000 m2$
$= 6000 C + 1500 V + 1500 pl = 9000 m$

4000 C1 signifie que le capital constant engagé dans la section 1 a une valeur de 4000, de même pour les autres notations. On peut calculer que :

$$pl1/V1 = pl2/V2 = pl/V = 1$$

$$C1/V1 + C2/V2 + C3/V3 = 4$$

Par hypothèse, il y a échange d'équivalents et le taux de rotation du capital est égal à 1 (les biens de production sont remplacés après chaque phase). Il y a reproduction simple si la plus-value n'est pas accumulée. Cela se produit si :

- les capitalistes consomment la plus-value = $1000 pl1 + 500 pl2 = 1500 pl$;
- les salariés consomment en totalité leur salaire = $1000 V1 + 500 V2 = 1500 V$;
- donc la consommation totale est de $1500 pl + 1500 V$, soit au total 3000, qui épuisent exactement la production de la section 2 ;
- la production totale de 6000 m1 sert à reconstituer 4000 C1 + 2000 C2 : la valeur des biens de production produits, soit 6000, est exactement égale à la valeur des biens de production au total dans les deux sections et qui disparaissent au cours du cycle puisque le taux de rotation est égal à 1 (ils doivent être remplacés, et c'est à cela que sert 6000 m1). Il y a donc

équilibre parfait et à la fin de la période, les conditions du début sont reconstituées, les salariés et le capital sont reproduits (et donc les rapports de production sont reproduits).

Ce monde harmonieux disparaît lorsque l'on aborde les schémas de la reproduction élargie.

La reproduction élargie

En simplifiant, nous pouvons proposer le modèle suivant qui distingue plusieurs périodes chronologiques t_0 , t_1 , etc., t_i .

– **En t_0 :**

$4000 C_1 + 1000 V_1 + 1000 pl_1 = 6000 m_1$
$+ 2000 C_2 + 500 V_2 + 500 pl_2 = 3000 m_2$
$= 6000 C + 1500 V + 1500 pl = 9000 m$

La composition organique du capital C/V est égale à 4 et le taux de plus-value égal à 1. Ces deux rapports sont supposés constants, et sont utilisés tout au long de la démonstration. La reproduction élargie est déclenchée par l'accumulation de la totalité de la plus-value de la section 1, soit 1000. Ces 1000 accumulés sont répartis entre C_1 et V_1 de la façon suivante, avec pl la plus value à accumuler, et par hypothèse, $C/V = 4$:

$$C = 4 V$$

$$C + V = 5V$$

$$pl = 5V$$

$$\text{donc } V = pl/5 \text{ et } C = 4 pl/5$$

Application à la première accumulation de plus-value de 1000 :

$$V_1 = 1000/5 = 200$$

$$C_1 = 4000/5 = 800$$

– **À la période suivante, les éléments évoluent.**

• **En t_1 , dans la section 1 :**

$$4800 C_1 + 1200 V_1 + 1200 pl_1 = 7200 m_1$$

La section 1 absorbe donc 4800 de capital constant, qui ont été produits à t_0 . Comme la production totale de 1 à t_0 était de 6000 m_1 , il reste $6000 - 4800 = 1200$ pour reconstituer le capital constant de la section 2 (il n'est donc pas possible de reconstituer la totalité du capital de cette section, qui va devoir réduire sa production).

La structure de la production sociale devient :

$4800 C1 + 1200 V1 + 1200 pl1 = 7200 m1$
$+ 1200 C2 + 300 V2 + 300 pl2 = 1800 m2$
$= 6000 C + 1500 V + 1500 pl = 9000 m$

En comparant $t0$ et $t1$, il apparaît que :

- le capital total ($6000 C + 1500 V$) et le produit total ($9000 m$) sont identiques ;
- mais la répartition entre les deux sections est différente : il y a plus de capital dans la section 1 et moins dans la section 2 ;
- de plus, la production de la section 1, soit $7000 m1$, est maintenant supérieure à la somme des capitaux engagés dans les deux sections : $C1 + C2 = 6000$. Donc $m1 > C1 + C2$, ce qui veut dire que du capital sous forme de biens de production est maintenant disponible pour l'accumulation ;
- en même temps, la production de la section 2 a baissé, ce qui signifie que l'accumulation suppose une baisse de la consommation totale.

• En $t2$:

On continue à accumuler toute la plus-value de la section 1 dans celle-ci. Le schéma devient :

$5760 C1 + 1440 V1 + 1440 pl1 = 8640 m1$
$+ 1440 C2 + 360 V2 + 500 pl2 = 2160 m2$
$= 7200 C + 1800 V + 1800 pl = 10800 m$

Le capital total et la production totale ont augmenté et la production de la section 2 reste inférieure à celle de $t0$. Par contre, il y a toujours $m1 > C1 + C2$, et donc l'accumulation dispose toujours de bases matérielles.

– **Aux périodes suivantes**

• En $t3$:

$6912 C1 + 1728 V1 + 1728 pl1 = 10368 m1$
$+ 1728 C2 + 432 V2 + 500 pl2 = 2592 m2$
$= 8640 C + 2160 V + 2160 pl = 12960 m$

• En t4:

$8294,4 C1 + 2073,6 V1 + 2073,6 pl1 = 12441,6 m1$ $+ 2073,6 C2 + 518,4 V2 + 518,4 pl2 = 3110,4 m2$
$= 10368 C + 2592 V + 2592 pl = 15552 m$

Maintenant, la production de la section 2 est supérieure à ce qu'elle était en t0 (et la production sociale nettement supérieure). Le déséquilibre $m1 > C1 + C2$ étant toujours vérifié, le mouvement peut continuer. L'analyse des schémas de la reproduction élargie montre que :

- la reproduction élargie (« la croissance ») suppose des déséquilibres ;
- ces déséquilibres proviennent initialement d'une décision d'accumulation de la totalité de la plus-value de la section 1 dans cette même section 1.

Plus généralement, l'important est que de la plus-value soit accumulée dans la section 1. Les choses se déroulent différemment si l'accumulation se fait dans la section 2. Dans ce cas-là, au début, la production de la section 2 augmente (on peut donc consommer davantage), mais la production de biens de production est insuffisante et au bout d'un certain temps, la situation est bloquée.

En conclusion, le système capitaliste repose sur une croissance particulièrement instable et déséquilibrée, et est fréquemment marqué par des crises de surproduction. C'est pourquoi la démonstration des schémas de la reproduction élargie est importante, puisqu'elle permet de rentrer dans le projet marxien de montrer scientifiquement les contradictions du capitalisme.

La modélisation du système capitaliste comme gage de scientificité

Le but de Marx est de découvrir les lois qui gouvernent l'évolution du capitalisme. Pour cela, il s'agit de décrire ses évolutions, mais surtout de chercher à le modéliser. Par ce biais, Marx espère montrer que si le modèle pur et abstrait du capitalisme est condamné à la disparition, alors le capitalisme réel suivra le même chemin. Il dresse donc le portrait d'un capitalisme parfait : pas de monopoles, pas de syndicats, pas d'avantages spéciaux. Toute production se vend au prix de sa valeur, soit la quantité de travail socialement nécessaire qu'il contient (théorie de la valeur-travail de Ricardo). Les grandes questions de Marx sont alors : comment le profit peut-il exister dans le système tout entier si tout s'échange à sa véritable

valeur? Le profit des uns ne fait-il pas que diminuer celui des autres? En effet, s'il se distingue de Ricardo en évacuant de la répartition les propriétaires fonciers, Marx montre que deux grandes classes idéales-typiques se partagent les richesses, dans une configuration conflictuelle : les capitalistes qui recherchent le profit maximum pour accumuler, et les prolétaires, qui ont l'obligation de vendre leur force de travail aux premiers.

Or, les réponses aux questions de Marx sont justement dans la relation nouée entre le prolétaire et le capitaliste dans le processus de production. Plus précisément, le premier vend contractuellement sa force de travail en l'échange d'un salaire, qui lui est nécessaire pour vivre. Si cela prend par exemple 6 heures à la société pour maintenir en vie un travailleur, alors il vaut 6 heures par jour et pas plus. Mais pour Marx, le prolétaire ne travaille pas 6 heures par jour ; il accepte de travailler pendant 10 – 12 heures à l'époque de Marx. Aussi produit-il 10 – 12 heures de valeur et n'est payé que l'équivalent de 6 heures. Le profit entre dans le système de cette manière, avec la plus-value si importante dont nous avons parlé dans les schémas de la reproduction. Mais il n'y a pas de vol : le travailleur est payé à sa juste valeur. La capitaliste a le droit de s'approprier cette « survaleur », puisque le résultat de l'utilisation de la force de travail du travailleur lui appartient.

Par contre, la capacité de chaque capitaliste à dégager un profit est limité par la concurrence. D'où à court terme la tentation de substituer du capital au travail pour espérer augmenter le niveau des profits. Mais ce faisant, le capitaliste substitue également des moyens de production non rentables à des moyens rentables, en référence à la plus-value. La machine ne fait que transmettre de la valeur, elle n'en crée pas, contrairement au facteur travail. Cette attitude est cependant rationnelle, puisque s'il n'accumule pas, son concurrent le fera à sa place. Certes, à court terme, le chômage induit crée une « armée industrielle de réserve » favorable au profit puisque les salaires se maintiennent à un niveau bas. Mais en substituant la machine à la main-d'œuvre, il rétrécit la base dont il tire ses profits. Ainsi, tout le monde agissant de la même manière, la proportion de travail dans la production ne cesse de diminuer, donc la plus-value aussi. Le taux de profit ($pl/C+V$) baisse alors continuellement. Or si les profits se réduisent trop, la production n'est absolument plus rentable. De même, cela crée un décalage croissant entre sphère de la production et sphère de la consommation comme l'indiquent les schémas de la reproduction élargie, annonciateur de graves crises qui précipiteront l'effondrement du système.

Tout ce raisonnement est pensé scientifiquement dans *Le Capital* (1867), notamment à l'aide d'équations mathématiques très complexes. Ainsi, dans un souci de confrontation des hypothèses et de la démonstration théoriques au réel, Marx cherche à mettre en évidence des lois de fonctionnement du capitalisme comme nous l'avons énoncé. On peut citer à ce titre la loi de la baisse tendancielle du taux de profit déjà évoquée, de même que celle de l'existence de cycles économiques et la loi de l'apparition d'entreprises géantes qui domineraient le système.

En dépit de nombreux défauts, le modèle de Marx du fonctionnement du capitalisme est extrêmement solide et même prophétique sur de nombreux points. Certains aspects de son analyse sont aussi restés méconnus ou mésinterprétés. Par exemple, il est important de comprendre que les lois qu'ils cherchent à mettre en évidence ne sont que des lois historiques, valables pour une société et à un moment donné. De même, contrairement à une croyance, Marx pense que le système capitaliste est économiquement efficace : dans sa vision téléologique de l'histoire, il est un meilleur système que le mode de production féodal, mais sera un moins bon système que le socialisme. En somme, si certaines de ses prédictions se sont réalisées et d'autres pas, là n'est pas l'essentiel : il a apporté un « plus » incontestable aux sciences économiques, sur le plan des thématiques abordées comme de la méthode.

CONCLUSION DU CHAPITRE

De par les thématiques abordées, les problématiques soulevées et les méthodes utilisées, Smith, Ricardo et Marx peuvent, chacun à leur manière, être considérés à juste titre comme des précurseurs des sciences économiques. Même si tous ne se considéraient pas forcément comme économistes avant tout, ils ont jeté les bases de l'analyse économique moderne. En particulier, Ricardo et Marx avaient l'ambition d'être le plus rigoureux possible dans la démonstration scientifique. C'est pourquoi de nombreux économistes actuels se réfèrent encore aujourd'hui à leurs analyses fondatrices.

Malgré tout, ces auteurs ont été contestés aux niveaux de leurs conclusions et de la scientificité de certaines de leurs analyses dès la fin du XIX^e siècle. Si les économistes de l'époque leur sont reconnaissants de leurs apports incontestables pour les progrès des sciences économiques, ils ne partagent pas forcément leurs conclusions (surtout celles de Marx) et leurs méthodes.

Ces économistes sont essentiellement ceux de la « révolution marginaliste » qui cherchent à raisonner non plus à partir des structures macroéconomiques mais à l'échelle des individus, et qui prônent surtout l'utilisation systématique des mathématiques dans le raisonnement économique, véritable gage de scientificité à leurs yeux. Si ce choix méthodologique et épistémologique va permettre aux sciences économiques de réaliser un « bond en avant » indéniable sur le plan scientifique, il restera contesté par d'autres économistes, dont l'analyse moins mathématisée est tout autant solide et fondatrice pour les sciences économiques. Le chapitre suivant est ainsi consacré aux fondateurs des sciences économiques, représentatifs de la longue période allant de la « révolution marginaliste » au « monétarisme contemporain ».